

Pandémie. Ce que tu nous fais

En ces temps de crise sanitaire, *Zut* tente de prendre de la hauteur pour penser l'incertain. Interrogés tour à tour, le sociologue David Le Breton, les psychiatres et psychanalystes Jean-Richard Freymann et Guillaume Riedlin, et le philosophe Jean-Luc Nancy observent ses effets sur le corps social et intime, son impact sur notre Humanité.

Propos recueillis par Cécile Becker

— L'apparition du Covid-19

David Le Breton « Le surgissement de cet événement inouï, à l'échelle planétaire, a surpris aussi bien les gouvernements que les médecins, et nous a tous plongés dans un sentiment d'inquiétante étrangeté. Nous avons tous été sidérés par la pandémie alors même que nous l'avions vue venir. On voyait monter doucement le nombre de morts sans trop y croire : c'était impossible dans le monde d'aujourd'hui que l'on en soit réduit au confinement. C'est l'urgence de l'inouï et de l'impensable qui nous a frappés. »

Jean-Luc Nancy « La contagion n'est possible que lorsqu'il y a contact et connexion. Dans le cadre de la mondialisation, elle n'a donc rien d'étonnant. L'Occident a ce problème qu'il n'a jamais voulu avoir d'histoire ; ce n'est pas comme si un jour, subitement, c'était arrivé. Le processus qui nous a amené à faire le monde tel qu'il est aujourd'hui est aussi ancien que le capitalisme. Derrière l'émergence de cette pandémie, il y a toute l'histoire des progrès techniques et des conquêtes qui nous parlent de l'ère anthropocène [celle où les activités humaines ont une incidence sur l'écosystème global, ndlr]. Le virus est partout, au même titre que l'électricité : on ne peut se passer d'électricité, ce n'est donc peut-être pas possible de nous passer de virus... C'est le revers de la communication entre les pays et les Hommes. Historiquement, on peut se rendre compte du rôle des échanges commerciaux, touristiques et

techniques dans l'expansion des épidémies, et ce rôle est très présent dans la conscience européenne. J'ai ainsi retrouvé un texte de Kant, une lettre ouverte à des médecins, où il comprend que l'"influenza", donc très probablement la grippe, provient de Saint-Petersbourg. La leçon la plus forte de tout ça, c'est que non seulement nous sommes une seule humanité mais que cette humanité a créé un réseau, dans lequel elle s'est enveloppée, qui est devenu plus fort qu'elle. »

— L'individuel et le collectif

Jean-Richard Freymann « La question politique et analytique de l'engagement - et plus particulièrement celle du corps médical - ne s'était jamais posée avec autant d'acuité. »

Guillaume Riedlin « Le début de cette crise résonne avec le tiraillement entre se préserver ou se sacrifier. Les discours étaient contradictoires : nous appelions la population à se préserver quand, dans le même temps, les soignants étaient invités à se sacrifier. La question du champ d'honneur s'est posée à l'hôpital. Il y a les déserteurs et ceux pour qui le sacrifice a un sens. Dans un deuxième temps, il y a eu les histoires individuelles de chacun : « Qu'est-ce que j'y mets ? » « Qu'est-ce que je suis dans tout ça ? » « À quel endroit va mon engagement ? » « Qu'est-ce qui fait que je me sois retranché ou sacrifié ? »

D.L.B « Il y avait une nécessité à se protéger mutuellement qui imposait un certain nombre de

Derrière l'émergence de cette pandémie, il y a toute l'histoire des progrès techniques et des conquêtes qui nous parlent de l'ère anthropocène.

Jean-Luc Nancy,
philosophe

règles pénibles, mais il en allait aussi du ralentissement voire de l'élimination de la pandémie. Il s'agissait de protéger nos proches et nous-même. Il y avait aussi ce désir que tout s'arrête en jouant le jeu de l'effort collectif, planétaire même. »

J-R.F « L'individuel et le collectif ont été noués. Et surtout les fantasmes d'immortalité des êtres parlants ont été démontés. »

——— Les privations de libertés

D.L.B « Brusquement, tout nous a été retiré et notre univers a été fait de privations, de contraintes, qui ne nous ont néanmoins pas fait entrer dans un monde de dictature, il faut tout de même le rappeler. »

G.R « Cette période, c'est aussi la force des mots. La moitié de la planète a été confinée sous ordres ou sous conseils. Il y a eu quelques phrases, quelques prises de positions, deux ou trois interventions télévisées et d'un seul coup, tout le monde a obéi à un discours. Il faudra que l'on tire le bilan de tout cela : acceptons-nous de voir nos libertés supprimées ou nos libertés ne seraient-elles pas plus importantes que le risque de mourir ? »

J-L.N « On parle à mon sens surtout de liberté de circulation. Mais il faut dire que nous parlons surtout de libertés très formelles et, au fond, en termes marxistes classiques, très bourgeois. Depuis que la philosophie se casse la tête sur la notion de liberté – depuis qu'elle a cessé d'être la qualité particulière des hommes par opposition aux esclaves, aux femmes, aux étrangers, etc. –, la liberté est devenue une supposée propriété absolue, et en même temps, un mystère complet. La

liberté de l'autre limite la mienne. On est libre de faire ce qu'on nous autorise à faire, finalement. Spinoza dit que l'homme n'est pas libre, il n'y a que Dieu qui l'est. Il n'y a de vraies libertés que dans un rapport à quelque chose de plus grand que l'individu. La liberté de Kant, qui paraît être le père de la liberté moderne, c'est d'obéir à l'impératif catégorique : traiter chaque personne comme une fin et pas simplement comme un moyen. Est-ce que dans nos sociétés, on traite chacun comme une fin ? Il n'y qu'à regarder les formes du management moderne pour le comprendre. C'est l'hypocrisie parfaite : faire comme si on traitait le salarié comme une fin alors qu'il devient un moyen de gagner de l'argent. La liberté, en tout cas kantienne, n'est pas réductible au bon vouloir. »

——— La solidarité et l'individualisme

J-L.N « Il y a toujours eu des solidarités qui peuvent venir d'un égoïsme bien compris. On a peut-être intérêt à aider pour juguler la contagion et ne pas être atteint soi-même. Mais le sens que l'on met derrière l'engagement ou la solidarité est différent pour chacun, c'est le propre du langage et de sa capacité d'abstraction. Dans l'idée même de société, il y a celle de la séparation : parce que pour que la société existe, il faut bien qu'elle puisse aussi se dissoudre. La nature humaine n'est pas « bonne » ou « méchante », elle est duelle, ambivalente, c'est la condition du vivant. L'individu se forme comme instance détachée et personnelle ayant sa sphère d'intérêts et de légitimités et ne peut donc que s'opposer

à l'autre. Dans nos sociétés plus anciennes, il y avait des solidarités dans les villages qui étaient plus constantes, parce qu'il n'y avait pas encore autant « l'individu ». Aujourd'hui, c'est un rapport d'individu à individu qui prime. »

—— Les générations à venir

J-R.F « Il y aura des conséquences sur les générations à venir. Nous pouvons déjà constater que les petits enfants ont été positionnés comme des menaces pour leurs grands-parents. Cette crise a remis en cause les assises de nos sociétés, nous avons créé de nouveaux mythes. »

D.L.B « Quand on a mis les enfants à deux mètres les uns à côté des autres, à se laver les mains et qu'on leur a demandé de ne pas se toucher, j'ai un peu peur, si ce n'est pas bien expliqué, que les gamins intègrent que l'autre est un danger. Ce sont des mesures qui doivent absolument être accompagnées par les parents et par les enseignants pour bien expliquer que c'est provisoire. Si on n'a pas été suffisamment pédagogue, j'ai peur que ça ne laisse des traces sur les enfants qui pourront devenir hypocondriaques et/ou très méfiants. Cette question est vraiment propre aux tout-petits (2-3 ans), car en grandissant les contacts physiques s'éloignent. Pour les plus grands et les adultes, je ne pense pas que la crise sanitaire impactera le lien social qui est déjà détérioré par d'autres artifices. »

—— Les conséquences sur « nous »

J-R.F « D'un point de vue psychique, nous ne savons pas encore complètement quelles seront les conséquences du confinement. Par contre, nous constatons déjà une accélération. Certains patients ont accéléré très rapidement. Il a fallu les freiner parce que tout d'un coup, ils abordaient des points qu'ils n'avaient jamais abordés. Ce moment a par exemple pu faire écho à des traumas. Beaucoup de personnes ont fait un retour dans leurs pulsions agressives et de mort. Ce qui me frappe le plus, c'est que le confinement a été assez bien supporté, le déconfinement quant à lui a été une mine à angoisses. La violence a été réprimée, les pulsions agressives ont dû être contenues. Je pense que l'après-coup du confinement, c'est que nous allons tomber dans un monde d'une violence inouïe. »

D.L.B « Je ne crois pas que cela laisse des traces dans les rites de sociabilité qui sont les nôtres. Dans l'immédiat, on s'accommode à contrecœur

à la nécessité de porter un masque, à la distance physique. Ce n'est pas agréable quand on se balade dans les rues de Strasbourg de voir tous ces gens masqués. Parce que le bonheur qu'on a de marcher dans la ville, c'est aussi de s'attarder sur les visages. »

—— La résilience ou la fin d'un cycle ?

J-L.N « Nous survivons en principe à nos morts. Ceux qui ne survivent pas à la perte d'un proche, par exemple, ont été si touchés qu'ils ne s'en remettent pas, ils en sont devenus « malades ». Alors, on pourrait dire qu'une population qui ne « survit » pas à une épidémie est une population qui ne va pas bien. Mais la vie reprend toujours parce que le désir de vivre est très fort. La question est la suivante : la vie reprend-elle à fond ou est-ce que ça atteint une certaine vitalité humaine ? On peut raisonnablement penser que l'on viendra à bout de ce virus à moins qu'il n'y ait quantité de mutations : l'interconnexion mondiale elle-même rendrait-elle le virus inarrêtable ? Alors, peut-être que ça correspondrait à l'idée que l'humanité, notre civilisation, aurait peut-être fini son temps ? La situation nous oblige à penser cela. On sortirait du régime des fins du monde fantasmées et on arriverait dans un face à face avec notre propre fin possible. Pourquoi tout devrait toujours continuer ? Nos vies individuelles s'arrêtent, pourquoi pas le reste ? »

—— Plus de liens, plus de proximité, plus de nature

J-L.N « Tout ça traduit une certaine lassitude de la vie telle qu'on la connaît : du travail en ville, des obligations diverses et variées, de la soumission au système du travail, des transports... Mais le confinement a aussi vu émerger un besoin de proximité qui annonce le déclin des grandes surfaces : ici ou là, on a vu des quartiers revivre. Même si on ne va pas reconstituer une économie antérieure à celle de l'industrialisation, tout ça ne peut être qu'un signe. L'homme a besoin de sensible, de sens, de signes justement ; et notre civilisation tourne à l'absence de signes. Elle est bourrée de signaux : c'est vert, c'est rouge, c'est positif, c'est négatif, mais quelque part, le sens a été perdu. Tout ce que cette période signifie, c'est que nous recherchons du sens. »

Les entretiens ont été réalisés à différents moments de la pandémie et sont consultables en intégralité sur le site Internet de *Zut*.

David Le Breton

— le 20.05

Jean-Richard Freymann
et Guillaume Riedlin

— le 04.06

Jean-Luc Nancy

— le 25.08